

# **Les Nouvelles** de **L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC**

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."*

J. Carmignac

**N°30 - mai 2006**

Editorial

## **Sémitisants et hellénistes**

Une théorie à la mode, élaborée au 19<sup>ème</sup> siècle, voulait que le christianisme soit né de la métamorphose subie par le judaïsme au contact de la culture hellénistique, elle-même pénétrée d'influences iraniennes et égyptiennes. C'était ruiner la foi chrétienne. Fort heureusement, depuis des décennies, de remarquables travaux, dus à des archéologues, historiens et linguistes, dont les noms sont trop connus pour être cités ici, ont fait justice de ces constructions bâties sur des préjugés. Il est désormais hors de doute, par exemple, que le « logos » johannique ne doit rien au « logos » de la philosophie stoïcienne, ou à celui de Philon d'Alexandrie et des écoles néo-platoniciennes, et qu'il doit tout au verbe créateur de l'Ancien Testament et à la « sophia » des écrits sapientiaux. Au sein du monde hellénistique le judaïsme, bien loin de se laisser adultérer, a affirmé son originalité et maintenu la pureté de son essence. Le Nouveau Testament est donc enraciné dans l'Ancien, et le christianisme en est le fruit. Nous ne pouvons pas ne pas évoquer ici la grande figure de l'Abbé Carmignac, disparu depuis juste vingt ans ; *La naissance des Evangiles synoptiques*, et sa thèse magistrale *Recherches sur le Notre Père*, ont démontré que les Evangiles de Saint Matthieu et de Saint Marc ont été écrits en hébreu avant d'être traduits en grec, et que Saint Luc lui-même a utilisé des documents sémitiques. Il suit de là que nos Evangiles sont de date bien plus ancienne qu'on ne le disait, et qu'ils « touchent » aux événements qu'ils racontent, qu'ils sont des « reportages », et non des légendes.

Le travail de l'exégète, dans ces conditions, consiste-t-il uniquement à retrouver l'hébreu - ou l'araméen - sous-jacent au texte grec ? Quelle peut être désormais la part réservée à l'helléniste ? Il faut bien qu'il y en ait une, puisque – c'est un fait - nos Evangiles nous sont parvenus dans la langue d'Homère.

- 1...Sémitisants et hellénistes, Editorial, par Antoine Luciani.
- 3...Notre Père qui êtes aux cieux, par l'abbé Jean Carmignac.
- 5...Une unique construction grecque ne pourrait-elle éclairer deux passages controversés de saint Matthieu (Matt. 1, 18-25) et de saint Jean (Jn. 20, 17), par Antoine Luciani.
- 7...Joseph d'Arimatee, le saint Graal et l'icône d'Edessa, par Daniel C. Scavone.
- 9...L'"Evangile de Judas" : trente deniers ? Non, beaucoup plus, par Marco Massignan.
- 10...Les évangiles apocryphes (fin), par Marie-Christine Ceruti.
- 11.Un témoignage "embarrassant" à Herculaneum, de l'ancienneté du christianisme et sans doute des Evangiles, par M.-Ch. Ceruti.
- 13.La croix d'Herculaneum, datant d'avant l'éruption du Vésuve (24 août 79).

Nous voudrions préciser rapidement ce rôle. Nous avons pour cela la chance de disposer des travaux de l'éminent helléniste que fut le Professeur Edouard Delebecque. Ils sont un exemple de ce que la connaissance du grec peut apporter aux études néo-testamentaires.

Elle permet d'abord de mieux circonscrire les sémitismes du Nouveau Testament. Nombre de tournures, en effet, ou d'idiotismes, portés d'ordinaire au crédit de l'hébreu ou de l'araméen, sont tout aussi bien des « hellénismes » du grec le plus classique, ou de la « koiné » de l'époque, et doivent donc être retranchés de la liste des sémitismes proprement dits. Soustraction que l'abbé Carmignac avait magistralement opérée en ne gardant pas cette catégorie de sémitismes dans les trois catégories qu'il retenait comme prouvant l'origine hébraïque de la majeure partie des Evangiles. Par exemple le « ti moi kai soi » des « Noces de Cana », est, certes, un hébraïsme calqué sur le « mali wa-lak » biblique ; mais on le trouve également dans les *Entretiens* d'Epictète, qui écrivait à peu près au même moment que Saint Jean, et était étranger au monde juif. Le « en » (dans), à valeur instrumentale (grâce à, par), est calqué sur l'hébreu, mais on trouve aussi dans Pindare (2<sup>e</sup> Pythique, v.7 : aganaisin en chersin = de ses douces mains), le « kai » (et) introduisant une principale avec valeur de subordonnée temporelle : c'était la troisième heure et ils le crucifièrent, pour dire « quand ils le crucifièrent », est baptisé hébraïsme, mais c'est aussi une tournure du grec le plus classique. De même le « causatif » sémitique n'est pas inconnu du meilleur grec ; si le « ne nous introduis pas dans la tentation » doit être compris comme « fais que nous ne soyons pas introduits dans la tentation », nous trouvons dans Sophocle « O Zeus, ne me surprends pas sans ma lance », qui ne peut signifier autre chose que « fais que je ne sois pas surpris sans ma lance ». Qu'une phrase subisse l'influence de l'hébreu, cela ne veut donc pas toujours dire qu'elle n'est pas grecque.

Mais là ne se limite pas l'intérêt du grec ; il y a en effet des étrangetés, des obscurités, que seule une connaissance approfondie du grec peut résoudre ; et c'est encore grâce à l'enseignement reçu de mon maître Edouard Delebecque que j'ai pu moi-même tenter d'éclaircir un passage du Nouveau Testament diversement interprété, en Saint Matthieu I, 18-25, dans le récit de la conception virginale de Jésus, où Marie "fut reconnue" enceinte, et non pas "se trouva" enceinte. Travail qui m'a amené à chercher - et me semble-t-il à trouver - une phrase de structure identique à celle de Matthieu, dans le récit de la Résurrection, "Noli me tangere", en Saint Jean XX, 17. [*ndlr* : *Le Professeur Luciani développe ces deux exemples en page 5 de ce bulletin*]. Mais dans l'œuvre d'Edouard Delebecque on trouvera bien d'autres exemples où le grec, sans recours à l'hébreu, découvre le sens vrai.

Il est donc de bonne méthode, avant de chercher le substrat sémitique sous-jacent, d'épuiser toutes les ressources du grec, sans oublier évidemment que nos Evangiles, écrits en grec, ont été pensés en hébreu ou en araméen. Négliger cet effort préalable, serait s'exposer à des bévues.

En conclusion nous voyons que les hellénistes ont encore leur mot à dire dans les études néo-testamentaires ; mais cela ne diminue en rien le rôle des sémitisants ; les uns et les autres sont appelés à une fructueuse collaboration, d'autant plus naturelle que les Ecritures sont inspirées par le Saint-Esprit, lequel est polyglotte.

**Antoine Luciani**

Notre Assemblée générale annuelle se tiendra, cette année 2006, le **samedi 30 septembre**. Nous vous indiquerons le lieu dans le prochain bulletin, mais nous serions très heureux que vous notiez bien cette date pour essayer de vous libérer et d'être parmi nous.

Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de **15,25 euros**, 7 euros en cas de nécessité. Nous prions nos amis internautes de ne pas oublier que, pour que notre bulletin existe et soit téléchargeable sur notre site, cette cotisation minimale est nécessaire pour assurer la vie de l'association - et donc la réalisation du bulletin. Et nous remercions tous nos généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

**[associationjeancarmignac@hotmail.com](mailto:associationjeancarmignac@hotmail.com)**

**[www.abbe-carmignac.org](http://www.abbe-carmignac.org)**

## Notre Père qui êtes aux cieux

*Dans notre dernier numéro nous avons transcrit des propos de l'abbé Carmignac concernant la façon dont la nouvelle traduction du Notre Père a été mise en place. Beaucoup de membres de notre association ont lu soit sa très belle thèse "Recherches sur le Notre Père" (1) soit l'excellent condensé qu'il en a fait "A l'écoute du Notre Père" (2) mais nous pensons que tous, spécialement nos nouveaux adhérents, seront heureux de trouver dans notre bulletin quelques-unes des réflexions de l'abbé Carmignac où l'analyse scientifique vient aider à la méditation.*

Quand les disciples de Jésus lui ont demandé une prière officielle, Notre Seigneur leur a enseigné le Notre Père : c'est donc la prière essentielle des chrétiens, et celle qui résume l'ensemble des choses qu'ils doivent demander au Seigneur. Elle mérite donc que nous la médions très sérieusement mais évidemment ce que nous allons voir aujourd'hui ce sera plutôt, si l'on peut dire, la méditation scientifique ; la méditation spirituelle : à chacun de vous de la faire et de ne pas manquer de la faire.

D'abord le Notre Père se présente dans deux textes différents : dans saint Matthieu, chapitre 6, ou dans saint Luc, chapitre 11. Le texte de saint Luc est un abrégé du texte de Matthieu, alors la question se pose d'abord : quel est celui qui est le texte primitif ? La plupart des savants - et je suis d'accord avec eux - pensent que le texte primitif est celui de saint Matthieu parce que saint Luc avait tendance à abrégé, et puis il a pu avoir tendance à présenter un petit peu davantage pour le milieu grec pour lequel il écrivait. Tandis que le texte de saint Matthieu - et la source de saint Luc - sont des textes hébreux, plus complets, et qui renferment des sémitismes et un art poétique, qui, je pense, sont des arguments très sérieux pour admettre que non seulement c'est le texte de Matthieu qui est le texte primitif mais en même temps qu'il a été écrit en hébreu (si on voulait : en araméen, ça n'aurait pas grande d'importance, mais il y a ce fait que chez les juifs on ne priait pas habituellement en araméen, on priait normalement en hébreu et encore chez les juifs modernes on continue à prier en hébreu). Le grec serait théoriquement possible puisque saint Matthieu (actuel) et saint Luc (actuel) sont en grec, mais il y a des sémitismes et un art poétique qui laissent nettement supposer que l'origine est hébraïque.

Car le Notre Père est un poème, c'est un poème composé d'après des lois de l'art poétique [qu'on trouve aussi dans les manuscrits] de Qumrân. Il comprend deux strophes, chaque strophe comprend cinq stiques qu'on pourrait en français, si l'on veut, appeler des vers et qui se répondent, qui sont bâtis très harmonieusement. Ainsi la première strophe c'est :

- " Notre Père qui êtes aux cieux " (un stique)
- " Que votre nom soit sanctifié " (2è)
- " Que votre règne arrive " (3è)
- " Que votre volonté soit faite " (4è)
- " Sur la terre comme au ciel " (5è)

Et nous verrons que la deuxième strophe a également cinq stiques. Pour en prendre l'étude mot par mot si l'on peut dire, il faudrait insister plus que tout sur le premier mot : "Notre Père". Nous savons par l'Évangile que quand Jésus priait son père, sa prière était résumée dans le mot "abba" qui veut dire "mon père" ou "père" : la reconnaissance, l'admiration de la paternité de Dieu est la plus belle forme d'adoration que nous puissions offrir sur cette terre actuellement. Car dans la paternité se trouvent incluses, à la fois, la notion de création : Dieu nous a créés, la notion de providence : Dieu nous guide et la notion de salut : Dieu nous a rachetés et veut que notre vie aboutisse à l'adoration éternelle. C'est un peu tout cela qui est mis dans cette mention de "Notre

Père" et saint Paul d'ailleurs dit dans l'épître aux Ephésiens "le Père, d'où provient toute paternité au ciel et sur la terre" ; toute notion de paternité n'est qu'une image de la notion de la paternité par excellence, de la paternité divine de Dieu. Donc quand nous disons "Notre Père" c'est tout cela qu'implicitement nous reconnaissons et que nous affirmons. Ensuite le mot "notre" indique un pluriel, une communication de cette paternité envers plusieurs personnes et donc le Notre Père inclut tous les hommes, nous sommes tous des fils de Dieu, par la création, par la providence, par le salut, nous sommes tous frères et c'est de cette façon-là que tous ensemble nous pouvons dire "Notre Père". Le Notre Père est non seulement une affirmation de la paternité, de la création, de la providence, du salut de Dieu, c'est aussi une affirmation de la fraternité humaine, tous les hommes sont de la même façon fils du même Père du ciel.

Ensuite "Qui êtes aux cieux" ou "Qui êtes dans les cieux". Il ne faut pas du tout insister sur le verbe "être", comme si Dieu n'était qu'au ciel alors qu'il n'est pas ailleurs. Cette formule-là correspond à une particularité de la langue hébraïque, en hébreu dans cette situation-là on ne peut pas dire "de" ; par exemple on ne peut pas dire en hébreu "l'université hébraïque de Jérusalem", ce n'est pas possible, on est obligé de dire "l'université hébraïque qui est à Jérusalem". Donc le sens ici c'est "Notre Père du ciel" mais comme on ne peut pas dire en hébreu "Notre Père du ciel" - la grammaire s'y oppose - on est obligé d'ajouter un pronom relatif et donc : Notre Père qui est au ciel, qui est dans les cieux. Le mot ciel en hébreu est toujours employé au pluriel c'est pour cela qu'en grec, en latin et en français on a décalqué littéralement ce pluriel : "Notre Père qui êtes aux cieux", cela veut dire en réalité "Notre Père du ciel".

Et pourquoi cette précision est-elle apportée, "Notre Père du ciel" ? C'est que chez les juifs quand on disait "notre père", normalement c'était Abraham ; dire "notre père", il n'y a pas besoin de préciser davantage, c'est Abraham. Si donc Jésus avait dit simplement "Notre Père", pour les juifs de ce temps-là, ils y auraient vu "Abraham" ; pour montrer qu'il ne s'agit pas d'Abraham mais de Dieu il faut ajouter "du ciel" mais n'insistons pas sur la notion de lieu, ne localisons pas Dieu au ciel, c'est "Notre Père céleste".

**Jean Carmignac**

---

N.B. : L'Abbé Carmignac a développé ces réflexions sur le Notre Père lors de plusieurs conférences données en France et à l'étranger, mais aussi dans le 9<sup>e</sup> des "Dix Entretiens" qu'il donna en 1984 à la radio Lumière 101. Nous vous rappelons que Monsieur Pierre Bricard peut envoyer un CD-Rom portant ces "Dix Entretiens" à toute personne qui lui en ferait la demande (accompagnée d'un chèque de 10 euros à son nom pour couvrir les frais).

(1) "*Recherches sur le Notre Père*", paru en 1969, toujours disponible aux Editions Letouzey et Ané, 87 Boulevard Raspail, 75006 Paris.

(2) "*A l'écoute du Notre Père*", paru en 1971, toujours disponible aux Editions F.-X. de Guibert, 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.

Précisons que contrairement à ce qui est paru dans la presse, le livre de l'Abbé Carmignac **La Naissance des Evangiles synoptiques** est toujours disponible à ces mêmes éditions.

## Une unique construction grecque ne pourrait-elle éclairer deux passages controversés de saint Matthieu et de saint Jean ?

*Voici les deux passages de l'Évangile évoqués dans son éditorial par le Professeur Luciani et dans lesquels il propose de reconnaître une même construction grecque qui résoudrait certaines difficultés des traductions habituellement proposées. Difficultés que nous avons encore pu constater lors de la récente fête pascale, avec les interprétations variées du "Noli me tangere" proposées dans diverses homélies.*

Les analyses d'Edouard Delebecque sont stimulantes : suivant son exemple j'ai tenté d'éclaircir un passage du Nouveau Testament diversement interprété : il m'a semblé qu'on pourrait trancher dans cette question controversée. Il s'agit du **récit de la conception virginale**, notamment celui de **Saint Matthieu 1, 18-25**, passage qui a eu des interprétations extrêmement diverses, même dans l'Église catholique, en gros, trois interprétations différentes qu'on trouve parmi les exégètes catholiques. Selon la première, Joseph a connu l'épreuve du doute : il a douté de la fidélité de Marie (cela aussi peut donner lieu à un certain nombre de développements théologiques et de sermons) ; il a douté de la fidélité de Marie, et l'Ange a dû le rassurer. Selon la deuxième, qui est celle de Saint Jérôme, Joseph a été pris dans un dilemme : il sait que Marie est innocente, et pourtant il constate son état ; ce mystère le dépasse, et il décide de renvoyer Marie en secret, pour qu'elle ne soit pas en butte à des jugements hostiles. Dans ce cas, comme dans le précédent, Joseph ignore la visitation angélique à Marie. Et une troisième interprétation a rallié un certain nombre d'exégètes, dont l'Abbé René Laurentin et le Père Paul de Sainte Magdeleine, ermite à Vauvenargues et savant théologien, que nous avons connu et qui fut d'ailleurs l'ami du Professeur Delebecque.

Donc, selon cette troisième interprétation, Marie avait révélé à Joseph l'annonce faite par l'Ange, Joseph connaissait cette annonce faite par l'Ange. Et on devine alors l'état de tension où le plonge cette attente. C'est une chose incroyable, comment est-ce qu'il peut croire vraiment à cela ? Il est dans un état que nous n'avons pas de peine à imaginer, si toutefois nous avons le sens du sacré. Marie va donner le jour à un enfant, elle va enfanter un fils divin, mais quand ? Voilà ce qu'il ignore. Et puis brusquement, brusquement, voilà, ça se produit, cela arrive ! Marie est reconnue enceinte ! Et non pas se trouva enceinte, le verbe c'est « heuréthê », c'est à dire « elle fut reconnue ». Elle fut reconnue par qui ? Eh bien par Elisabeth et par Joseph lui-même. Là encore, il y a un contresens sur le verbe « heuréthê ». Si on dit « elle se trouva enceinte », cela veut dire « par hasard, elle se trouva enceinte ». Mais en réalité le grec dit « elle fut reconnue enceinte », ce n'est pas du tout la même chose : quelque chose, qui était dans l'ombre, apparaît brusquement, voilà le sens de « heuréthê ». D'où la réaction de Joseph, qui sera celle de Pierre devant le miracle, le contact avec le sacré : « Eloigne-toi de moi, Seigneur, car je ne suis qu'un pauvre pécheur ». La crainte de Joseph n'est pas de désobéir à la Loi ; c'est une tentative d'échapper à la volonté divine, sans nuire publiquement à Marie ; c'est une crainte révérencielle, qui naît au contact du sacré. On comprend alors les paroles de l'Ange : « Ne crains pas, Joseph, de prendre avec toi Marie, ta femme ». Car c'est bien vrai, ce qui a été conçu dans son sein est l'œuvre du Saint Esprit, cela est vrai - et donc ta crainte est bien naturelle, on le comprend très bien -, mais il faut la prendre avec toi, parce que tu as une mission à accomplir : tu dois être le père légal de l'enfant, toi, fils de David, et lui donner le nom de Jésus.

L'hésitation entre ces différentes interprétations se comprend, est permise. Mais n'y aurait-il pas une manière de trancher ? Quelque chose qui nous permettrait de donner le sens vrai, de choisir entre ces différentes explications, interprétations ? Reportons-nous au texte : « To gar en

autèi ghenèthen ek pneumatòs estin hagion ; texétai dé huion kai kaleseis to onoma autou lesous ». Dans les deux premières traductions, le « gar » (« car »), explique pourquoi la crainte de Joseph n'est pas fondée, et le « dé » qui suit lui assigne le rôle qui sera le sien. Dans la troisième il faut comprendre la phrase comme une phrase – très grecque d'ailleurs – qui contient un balancement : le balancement « men... de... », « oui sans doute... mais... », « cela est vrai... mais... ». Cette tournure abonde dans toute la littérature grecque, c'est une caractéristique de la syntaxe grecque et l'Abbé Laurentin en trouve trois ou quatre exemples dans le Nouveau Testament ; mais ces exemples ne sont pas décisifs. Ils montrent seulement que, dans la phrase qui nous occupe, nous pouvons avoir un tel balancement ; mais non que nous l'avons à coup sûr. Nous chercherons donc dans le Nouveau Testament une phrase de structure identique à celle de Matthieu, exactement calquée sur celle de Matthieu, à savoir : une défense d'avoir à faire - ou à continuer - une action, ensuite, une concession par laquelle cette action est pourtant déclarée naturelle, et enfin, une mission confiée au personnage à qui défense a été faite.

Je pense l'avoir trouvée – mais ce n'est qu'une hypothèse -, dans **Saint Jean 20, 17**, dans le récit de **la Résurrection**. Jésus dit à Marie de Magdala : « Cesse de me toucher », suivie de la traduction courante « car je ne suis pas encore retourné vers mon père, mais va trouver mes frères et dis-leur... ». « Cesse de me toucher », « car je ne suis pas encore... ». C'est la même construction que tout à l'heure, avec le « gar », (« car ») : la personne explique pourquoi elle ne doit pas le toucher. Cette traduction paraît étrange, elle n'est pas satisfaisante. « Cesse de me toucher parce que je ne suis pas encore retourné vers mon père » : pris à la lettre, cela voudrait dire que s'il était déjà retourné vers son père, elle aurait pu le toucher, c'est absurde... Ou alors on peut comprendre : « Cesse de me toucher, car tu m'empêches d'accomplir ma mission, qui est de retourner vers mon Père ». Est-ce vraisemblable ? On dirait que le Christ est pressé... Or, il ne l'est pas, puisque, nous dit Saint Luc, pendant quarante jours il apparaît à ses disciples. Ce n'est pas très clair tout cela. Et le verbe grec ne signifie pas à proprement parler « retenir », il signifie simplement « toucher, palper ». Or, si nous adoptons l'hypothèse d'une construction « men... de... gar... », « oui... mais... car... », exactement comme précédemment, tout paraît s'éclaircir. « Cesse de me toucher car, bien sûr, c'est vrai, je ne suis pas encore retourné chez mon père, autrement dit, je suis encore parmi vous, bien palpable, et je comprends ton attitude, que tu viennes me toucher, me palper, parce que tout cela te paraît incroyable ; mais il faut te détacher de moi, il faut cesser de me toucher pour aller dire à mes frères... etc. ».

Si cette construction, et le sens qui en résulte, sont bons, alors il est raisonnable de penser que la même construction, dans Saint Matthieu, donne le sens vrai de la phrase, si diversement comprise, qui relate la conception virginale. Et nous pouvons trancher en faveur de l'explication donnée par le Père Paul de Sainte Magdeleine et par l'Abbé Laurentin.

Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle me paraît mériter quelque considération.

**Antoine Luciani**  
j

Nous avons le très grand regret d'annoncer le décès, ce 26 avril 2006, de Monsieur Gilbert Lesaing, membre de notre association et qui, condisciple de notre président Robert Cuny au grand séminaire de Saint-Dié, eut comme lui le bonheur de bénéficier des enseignements de l'Abbé Jean Carmignac. Nous prions sa famille d'accepter nos condoléances et l'assurance de nos prières.

## Joseph d'Armathie, le saint Graal et l'icône d'Edessa

*Nous proposons ici la suite de l'article du Professeur Scavone dont nous avons publié la première partie dans le n° 29. Il s'agit d'un texte paru dans Collegamento pro Sindone en italien puis repris avec quelques modifications dans Arthuriana, vol. 9, N°4, hiver 1999, en anglais, et « démythisant » l'histoire du Graal en donnant une explication de sa formation.*

### L'icône (suite)

Un texte grec de 960 renforce ce secret des rituels. Une fois par an, raconte-t-on, l'archevêque entrait seul dans la pièce de l'icône :

« ... la vieille cassette était enfermée derrière des portes, si bien qu'elle ne pouvait être vue par tous à n'importe quel moment (...) Ces portes ne pouvaient être ouvertes qu'au moyen d'une barre de fer qui y était encastrée (...) (Seulement) ensuite la congrégation pouvait la regarder (...) Mais personne ne pouvait s'approcher (...) Cette sainte crainte accroissait leur foi et les faisait frissonner en les intimidant d'autant plus dans leur vénération. » (6)

La description la plus étonnante d'un des rituels du Mandyllion est le *Texte latin le plus ancien sur Abgar*, probablement du X<sup>ème</sup> siècle. On y affirme que l'image était de tout le corps de Jésus et n'avait jamais été montrée de près aux fidèles. Toujours à Edesse, elle était conservée dans une cassette d'or (*scrinium*) et,

« à Pâques elle avait l'habitude de changer d'aspect selon différents âges : elle se montrait dans la petite enfance à la première heure du jour (six heures du matin), dans la grande enfance à la troisième heure, dans l'adolescence à la sixième heure, et dans la plénitude de l'âge à la neuvième heure, quand le Fils de Dieu arriva à sa Passion (...) et (...) à la croix. » (7)

Quelles qu'aient été la signification ou la méthode par lesquelles s'actualisaient de tels changements, il semble que le but ait été celui d'une révélation graduelle et mystérieuse.

Un manuscrit du XIII<sup>ème</sup> siècle d'une ancienne version arménienne de la légende d'Abgar pourrait expliquer cette méthode d'ostension. Cette tradition raconte l'histoire d'Abgar en utilisant les chiffres correspondant aux chapitres d'Eusèbe (qui écrivait vers 330), mais contrairement à ce que fait Eusèbe elle parle de l'icône. De nouveau l'artiste d'Abgar n'aurait pas pu peindre Jésus, « ... puisque d'abord il semblait avoir trente ans, comme il les avait réellement, mais tout de suite après il apparaissait plus vieux et enfin il semblait être un garçon de douze ans. Les messagers étaient frappés de cette insolite vision d'un miracle. » (8)

Deux autres textes sont suggestifs. En 1201 Nicolas Mesarites, le surveillant impérial des reliques de Constantinople, et donc témoin oculaire, décrivait la *sindon* qui était sous sa garde : « En ce lieu le Seigneur nu *ressuscite encore* et (...) les draps funéraires peuvent le prouver. » (9). Le croisé Robert de Clari raconte (en 1203 environ) : « Dans l'église de Notre Dame de Blachernae, la *syndones* de Jésus se tenait debout tous les vendredis, si bien que l'image de Notre Seigneur pouvait être vue complètement » (10). Ces textes amplifient ce que les récits plus anciens révélaient peu à peu : les linges funèbres d'Edessa décrits dans l'homélie de Grégoire le Référendaire en 944. Aussi bien Mesarites que de Clari se servaient d'un langage qui suggère qu'on soulevait un linge replié, de façon à le révéler dans son secret ensemble en tant que linceul portant l'image de Jésus crucifié. Les ressemblances des deux témoignages avec le rituel du *scrinium* d'Edessa sont claires. Je dois souligner aussi que Mesarites comme de Clari démontrent par leurs écrits qu'ils n'ont pas été ingénument trompés par un Jésus tissé ou peint sur une toile.

## Pourquoi Joseph d'Armathie ?

Le rôle de Joseph d'Armathie dans les Evangiles est mineur. Il apparaît à l'improviste le Vendredi saint et, après avoir donné à Jésus un linceul et une tombe, il est « effacé » de l'histoire. Mais Joseph est mis en relief dans les textes apocryphes du II-VIII<sup>èmes</sup> siècles de l'Orient byzantin et dans les légendes occidentales sur le Graal de la fin du XII<sup>ème</sup> siècle. Une idée commune lie les rôles de Joseph dans le Nouveau Testament, dans les textes apocryphes et dans les légendes : son association au corps et au sang de Jésus.

L'association de Joseph d'Armathie au linceul du Nouveau Testament, et plus tard au Graal, le fait devenir le lien qui identifie les deux objets comme n'étant qu'une seule et même chose. S'il en était ainsi on aurait démontré qu'une coupe-Graal ou un plat-Graal n'a jamais *réellement existé* et que Joseph d'Armathie n'est jamais allé en « Bretagne ».

Le texte byzantin des *Actes de Pilate* (II-VI<sup>èmes</sup> siècles) contient la référence biblique la plus célèbre et la plus ancienne sur Joseph (11). Les onze premiers chapitres suivent les récits évangéliques jusqu'au Vendredi Saint. Cependant au chapitre 12 Joseph devient le personnage principal. Le samedi il est arrêté par les juifs, parce que chrétien, et emprisonné. Mais le lendemain il disparaît mystérieusement de son cachot :

« En ouvrant la porte ils ne le trouvèrent pas. Et (...) ils trouvèrent les scellés intacts – et (...) Caïphe avait (encore) la clé ». Joseph raconte ensuite comment les anges avaient soulevé la prison par les quatre coins et comment Jésus l'avait libéré et lui avait montré le linceul de lin et le mouchoir qui était posé sur son visage quand il était encore dans la tombe. Il n'y a aucune référence à un Graal, mais seulement au linceul. Nous voyons comment l'insignifiant Joseph et son Linceul d'Edessa devinrent du matériau pour la légende du Graal.

**Daniel C. Scavone**  
*Université d'Indiana du Sud*

(6) Traité Liturgique, in von Dobschütz, 110\*\* - 114\*\*.

(7) Traduit par l'auteur de la discussion de Zaninotto sur son texte latin sur Abgar, du X<sup>ème</sup> siècle, il est identique au traité défini par von Dobschütz, *Le plus ancien texte latin sur Abgar*, 134\*\*, identifié là comme le Codex Parisiensis B.L. Lat. 6041 du XIV<sup>ème</sup> siècle.

(La note est beaucoup plus longue rapportant des textes en latin, leurs commentaires et discussion. Nous les tenons à disposition des lecteurs qui désireraient en prendre connaissance).

(8) Von Dobschütz, 147\*\*.

(9) August Heisenberg, ed., Nikolaos Mesarite, *Die Palastrevolution des Johannes Komnenos* (Wü)

(10) Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, Ch. 92. in Hopf, 71 :

*Et entre ches autres en eut un autre des mousters que on apeloit medame Sainte Marie de Blakerne, ou li sydoines la ou nostres sires fu envelopes, i estoit, qui cascuns desvenres se drechoit tous drois, si que on i pooit bien veir le figure nostre seigneur, ne seut on onques ne Griu ne Franchois que chis sydoines devint, quant le vile fu prise.*

McNeal, 112. Sur la perspicacité de Clari voir : Hopf, 66, et McNeal, 105. Dembrowski, *Sindon in the old French Chronicle of Robert de Clari*, in *Shroud Spectrum International* 2 (mars 1982) pp. 13-18. Il est clair que *le figure* signifie "le corps entier", et non "le visage seulement". Mon hypothèse est que l'étoffe que Clari décrit en 1203 dans la chapelle Blachernae est la même que celle que les Mesarites gardaient dans l'église de Pharos en 1201, avec des traces d'image, et qu'elle est par conséquent identique aux linges ressemblant à une icône et tachés de sang dont parlent des textes remontant à l'homélie de Grégoire de 944. Les raisons de cela sont données par Belting (1994), 213 ; voir aussi Belting (1980-81), 6, n. 23.

(11) Roberts et Donaldson (cfr. Note 1) 8:353. Cfr. G.C.O'Ceallaigh, *Dating the Commentaries of Nicodemus*, in *Harvard Theological Review* 56 (1963), pp. 21-59.

## L' "Evangile de Judas" : trente deniers ? Non, beaucoup plus.

Les ingrédients semblaient tous là : un document secret capable de secouer les fondements du Christianisme et qui, enfin, "rétablit la vérité" (évidemment contraire à celle dans laquelle croient les fidèles depuis deux mille ans) ; l'Eglise, qui essaie désespérément d'en cacher le texte (disposée qu'elle est même à tuer pour ne pas avoir le dessous – Dan Brown docet) ; mass-media diligents à l'unisson pour mettre le feu aux poudres ; habiles éditeurs prêts à se jeter tête la première dans une bouillie ésotérique de cet acabit (porteuse à dire vrai de copieus revenus) ; belle ration de public raffolant de complots historiques et universels ourdis par le Vatican. Et voilà servi l' « évangile de Judas », manuscrit de 31 pages en langue copte, exposé pour la première fois à Genève en 1983, et qui n'aurait été traduit que maintenant : la « National Geographic Society » a en effet annoncé la publication de ce texte ancien pour dans quelques semaines.

L'inédit (manière de parler, nous allons le voir), a été présenté avec le plus grand tapage médiatique justement dans les derniers jours précédant la Semaine Sainte comme un « évangile égaré » - qui, selon l'*Herald Tribune*, « corrige l'histoire Jésus-Judas » (sic !). Il décrit Judas Iscariote sous un jour positif, racontant comment ce dernier avait obéi à un commandement divin en remettant Jésus aux autorités romaines, pour le salut du monde. Le sceau gnostique est évident dès le début : « compte-rendu secret de la révélation que Jésus a prononcée dans une conversation d'une semaine avec Judas, trois jours avant la Pâque » : c'est ainsi qu'il se présente dès les premières lignes. Voilà un arrière-fond gnostique (ne pouvant être compris que d'une petite « élite ») qui, il sera bon de le rappeler, implique le mépris de l'ordre du créé (ce qui, comme par hasard, se retrouve dans presque toutes les idéologies issues de la philosophie des lumières).

Revenons à notre sujet : le manuscrit, bien loin d'être inédit, est connu depuis plus de 1800 ans – il remonte probablement au IV<sup>ème</sup> ou V<sup>ème</sup> siècle et il est la copie d'un document plus ancien, composé dans le cadre de la secte gnostique des Caïnites. Saint Irénée, évêque de Lyon, en parle dans *Contre les Hérésies* (nous sommes en 180 ap. J.-C.) : "Ils disent que Judas savait toutes ces choses et que justement parce que lui seul connaissait toute la vérité mieux que les autres, il a accompli le mystère de la trahison. Ils présentent ces inventions en les appelant évangile de Judas". Il s'agit donc d'un apocryphe (rejeté dès le premier instant, comme d'autres textes, par la communauté chrétienne, à cause de cette évidente incompatibilité de doctrine), mais aussi d'un document idéologique : il est intéressant de noter en effet comme ces courants gnostiques vénéraient tous les personnages négatifs des Saintes Ecritures (du serpent à Caïn, de Cham à Esaü jusqu'à justement Judas). Une contre-Genèse en somme : l'antinomisme - le refus de la loi divine - est en effet une erreur typique du gnosticisme, selon qui le Dieu des Hébreux était un démiurge mauvais, une sorte de divinité démoniaque qui avait emprisonné l'esprit dans la matière. Et voilà expliquée par conséquent l'admiration de ces mouvements pour les personnages "maudits" qui, de différentes façons, ont prononcé leur « non serviam ! » au Créateur.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cela ? Nous ne pouvons que nous associer aux paroles prononcées pendant l'homélie du Vendredi saint par le Père Raniero Cantalamessa, OFM, prédicateur de la Maison Pontificale : « On parle beaucoup de la trahison de Judas et on ne s'aperçoit pas qu'on la recommence. Le Christ est à nouveau vendu, non plus aux chefs du sanhédrin, mais à des éditeurs et à des libraires pour des milliards de deniers... ce sont des choses qui ne mériteraient pas d'être traitées ici et aujourd'hui, mais nous ne pouvons pas permettre que le silence des croyants soit pris pour de l'embarras, et que la bonne foi (ou la naïveté?) de millions de personnes soient grossièrement manipulée par les média, sans élever un cri de protestation au nom non seulement de la foi, mais aussi du bon sens et d'une saine raison. »

## Apocryphes

*Voici la suite et la fin de l'article paru dans les numéros 22 et 28.*

Ceux des évangiles apocryphes qui sont appréciés au point d'être mis en concurrence avec nos Evangiles (« *selon les Hébreux* », « *Ebionites* », « *Egyptiens* ») sont enduits d'une teinture gnostique plus ou moins violente.

*L'évangile selon les Hébreux* ou *Evangile des Nazaréens* (normalement daté de la première moitié du second siècle) dont saint Jérôme a trouvé deux textes mais dont nous ne possédons plus que des citations, est la tête de liste des évangiles considérés comme classés injustement parmi les apocryphes. Beaucoup s'efforcent de lui donner une date très haute : Ceci parce qu'il est considéré comme provenant des judéo-chrétiens à cause de l'importance qui y est attribuée à saint Jacques, lui-même réputé comme extrêmement fidèle aux traditions judaïques à l'époque apostolique (cf. *Actes* et *Galates*). Par ailleurs, curieusement, il est défini de toutes parts comme écrit en araméen selon les dires de saint Jérôme. Or ce dernier répète qu'il l'a traduit de l'hébreu en grec ou en latin, et précise dans son *Dialogue contre Pélage* III, 2 : « Dans l'évangile selon les Hébreux qui est en fait en Chaldéen et en Syrien mais est écrit en lettres hébraïques... ». Il est intéressant de remarquer que la parole de saint Jérôme qui accrédirait l'ancienneté et par conséquent l'authenticité de cet apocryphe n'est pas très contestée par les exégètes actuels alors que celle de saint Irénée affirmant le même genre de chose à propos de *L'Evangile de Saint Matthieu* n'est même pas pris en considération sur ce point. Mais le plus important est ce que les commentateurs déclarent inmanquablement à propos de *L'évangile selon les Hébreux* à savoir qu'il est exempt d'hérésie.

Passons sur le fait que le Saint Esprit y est défini comme la mère de Jésus. Mais lorsque nous lisons :

« Celui qui s'étonne régnera. Et celui qui régnera goûtera le repos.

Qui cherche poursuivra sa quête jusqu'à ce qu'il ait trouvé. Et qui trouve s'étonnera. Et qui s'étonne régnera et qui règne jouira du repos. »

Comment ne pas y voir la recherche de la « connaissance » tant prônée par la gnose, cette connaissance qui donne le pouvoir et permet de retourner au plérôme, c'est à dire dans ce qui peut être appelé le repos ?

De même dans le passage :

« Il [Jésus] leur dit : « Quel péché ai-je commis pour devoir rechercher son baptême ? [celui de Jean] A moins peut-être que tout ce que j'ai dit ne soit qu'un péché d'ignorance ? »

Il est impossible de nier la contradiction avec l'Evangile. Et nous y constatons aussi que l'ignorance se range, en accord avec la doctrine gnostique, du côté du péché.

Il faudrait faire une place à part aussi à *L'évangile de Pierre* qui n'a pas l'aspect de collection de « dits » et relate la passion et les débuts de la Résurrection en s'inspirant, mais très librement, des Evangiles. Les modifications que son auteur apporte au texte canonique démontrent la postériorité de son ouvrage qui est, de plus, entaché d'un certain docétisme et montre par endroits l'ignorance des coutumes juives. Cela n'a pas empêché certains exégètes d'essayer à toute force de dater cet ouvrage (ou ses sources comme d'habitude) de la même époque que nos quatre Evangiles – voire, c'est un comble ! de le proposer comme étalon permettant de jauger la valeur de ces derniers. (cf. mon étude dans *Les Evangiles sont des reportages...* chapitre 10)

Les évangiles apocryphes de type « merveilleux » sont d'un autre calibre et sont clairement méprisés par les exégètes actuels. En fait ils ont vraisemblablement été créés et utilisés comme le sont aujourd'hui les contes de Noël : un peu pour exciter la foi et la piété, un peu pour remédier à l'absence de détails dans les Evangiles mais sans prétendre à l'authenticité. Autre possibilité : il s'agirait de l'œuvre de visionnaires comme nous en avons tant aujourd'hui, se croyant investis

d'une « mission » de la part de la divinité pour dire ce qui s'est « réellement » passé. En aucun cas ils ne peuvent être retenus comme ayant été considérés à une époque quelconque par une majorité de croyants comme authentiques. C'est l'exégèse moderne ou les médias ou la gnose actuelle qui les font passer comme ayant été retenus de façon plus ou moins massive pour vrais. Ce qui permet ensuite de jeter le discrédit soit (ou aussi bien) sur l'Eglise qui avec ses canons dictatoriaux les a rejetés, soit sur les Evangiles canoniques eux-mêmes en disant qu'à l'époque tout le monde vivait dans l'imaginaire et le merveilleux, que les Evangiles - canoniques ou non - en sont le reflet et la preuve et que par conséquent il n'y a lieu de n'accorder à tous qu'un substrat d'authenticité historique identique à celui qu'on reconnaît aux mythes. Un seul petit exemple donnera le ton :

« Dans les récits de l'enfance on baigne dans le merveilleux, avec l'étoile des mages et la lumière des anges.

Notre malaise croît en constatant que plusieurs éléments de ce merveilleux semblent empruntés au monde païen ambiant. La conception miraculeuse de Jésus elle-même trouve des parallèles païens. » ... qui viennent tout droit de la révélation et de la prophétie d'Isaïe mais cela l'auteur (C. Perrot *Les Récits de l'enfance de Jésus*, p. 10) ne le dit pas.

Dans tous les cas nous voyons donc que les apocryphes sont utilisés pour discréditer nos quatre Evangiles, voire si possible aussi l'Eglise Catholique. Ce n'est pas, comme le croient avec une certaine candeur certaines personnes, qu'il s'agisse de revaloriser des écrits qui pourraient nous apporter quelques compléments, quelques détails encore ignorés de la vie du Christ et qui certes affectivement nous raviraient. Il s'agit encore et encore de détruire avec un acharnement dont aucun texte dans toute l'histoire de l'humanité n'a été frappé : ce qui est une preuve de plus qu'il contient bien la vérité.

**M.-C. Ceruti**

## **Un témoignage « embarrassant » de l'ancienneté du Christianisme et sans doute des Evangiles**

En 1976 dans son admirable livre *Hypothèses sur Jésus*, un best seller mondial, Vittorio Messori écrivait ceci : « En 1939, en faisant des fouilles à Herculanium on a découvert l'empreinte très claire d'une croix sur un mur, dans la partie réservée aux esclaves d'une villa patricienne. Autour de la croix se trouvaient encore les clous pour soutenir la petite porte ou le rideau qui cachaient le symbole du culte chrétien. La maison a été ensevelie avec la ville entière par la lave de la célèbre éruption du Vésuve : c'était en l'an 79 après Jésus-Christ. A cette époque le Christianisme avait donc déjà eu le temps d'atteindre l'Italie et d'y établir son culte. »

Notez bien l'Italie, pas « Rome ». Comment comprendre qu'un ou des esclaves aient pu à Herculanium, une ville de province, risquer leur vie (l'incendie de Rome et la persécution des chrétiens qui s'ensuivit remonte à 64, et d'ailleurs pourquoi la croix d'Herculanium était-elle cachée par un rideau ou une petite porte ?), si ce n'est pour une foi chrétienne très solidement fondée - et non pas sur des "histoires" racontées de bouche à oreille après de nombreux intermédiaires, et sans avoir aucun écrit sur lequel table ? Notons en passant que les esclaves étaient alors parfois beaucoup plus savants que leurs maîtres car les précepteurs des enfants de patriciens étaient souvent des esclaves. Y aurait-il rien d'étonnant à tout cela si l'Evangile de saint Marc (voir notre n° 28) circulait déjà à Rome depuis de longues années et en avait débordé les frontières ?

Il reste toutefois un autre mystère à élucider à propos de cette croix qui fait l'objet de notre encart et du « meuble » dont l'usage nous fait bien penser à celui d'un prie-Dieu, retrouvé juste en dessous de ce signe chrétien, comme vous pouvez le voir sur la photo. Naturellement ceux à qui ces « évidences » ne plaisent pas nient tout, comme il fallait s'y attendre.

Mais revenons à notre énigme : Ces objets ont été découverts dans la maison dite « du centenaire » car c'est en 1879, dix-huitième centenaire de l'éruption tragique, qu'elle a été mise à jour par les archéologues. Cette maison est l'une de plus belles et des plus grandes d'Herculanum. Elle est apparemment en total abandon et l'accès en est tellement interdit aux visiteurs pour risque d'éboulements – on ne demande pas mieux que de le croire – que son nom sur certains plans pour touristes n'est même pas mentionné. Pourquoi ? Herculanum dans son ensemble est fort bien entretenue, jardins, pelouses et fleurs abondent de toutes parts... Beaucoup de sites sont l'objet d'un intense travail de rénovation, de soins archéologiques. La maison du centenaire est là, sombrement abandonnée. Aux dires des simples gardiens, et il n'est pas difficile de les faire parler, c'est la maison qui est délaissée sans soins et interdite au public depuis le plus longtemps. Et justement cette fermeture au public, j'en ai fait le calcul, remonte aux années de l'extraordinaire succès du livre de Messori. Ce n'est sans doute qu'une coïncidence, je le concède, mais comment se fait-il encore que la photographie de notre encart soit elle aussi si difficile à trouver ? Elle n'est pas dans la librairie présente sur les lieux mêmes des fouilles, pas dans les principaux magasins de cartes postales et souvenirs des environs. J'ai fini par la découvrir (moi aussi après de bonnes fouilles) toute poussiéreuse dans un petit café de pauvre apparence, et la gérante en avait manifestement oublié l'existence.

Vous faites partie des rares personnes qui la possèdent aujourd'hui, faites en sorte que la poussière ne l'ensevelisse pas de nouveau pour dix-huit siècles !

**M.C. Ceruti**

---

A la fin de *Recherches sur le Notre Père*, l'abbé Carmignac publie un très intéressant appendice consacré au "Cryptogramme du Pater Noster", où il évoque ainsi cette Croix d'Herculanum : « La présence de Chrétiens à Pompéi est rendue vraisemblable par les Actes des Apôtres 28, 13-14, qui attestent leur existence à Pouzzoles, dans le voisinage immédiat de Pompéi, aux environs de l'année 60. Elle est confirmée par la découverte, le 3 février 1938, dans la cité voisine d'Herculanum, d'une grande croix latine, haute de 43cm et large de 36, qui fut l'objet d'une vénération manifeste ; bien entendu, comme cette croix bouleversait certaines idées à la mode, on essaya parfois de lui dénier toute signification religieuse, mais les témoignages archéologiques sont assez nets pour dissiper ces préventions : voir le récit du directeur des fouilles, A. Maiuri, *La Croce di Ercolano*, pp. 193-218, ou bien M. Zerwick, *De Cruce Herculanensi*, pp. 65-71. A Pompéi même, la présence des Chrétiens ne peut guère être mise en doute, si l'on se rappelle que déjà en 1813 ou 1814 F. Mazois avait exhumé sur une boutique englobée dans la maison de Pansa une croix en relief - qui par sa forme ressemble étonnamment à celle qui fut découverte à Herculanum 125 ans plus tard – et que depuis 1862 on connaît une inscription qui parle explicitement des Chrétiens "Bovios audi(t) christianos sevos o(s)ores" (voir le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. IV, n°679, p. 41). »

---

### **Une déclaration du Pape**

Le Pape Benoît XVI, le 30 avril 2006, a fait une déclaration qui va dans le droit fil de nos préoccupations :

« La Résurrection du Christ est le fait central du Christianisme, la vérité fondamentale qu'il faut réaffirmer avec force en tous temps parce que la nier comme on a tenté de le faire de différentes

façons et comme on continue de le faire, ou la transformer en un événement purement spirituel, c'est rendre vaine notre foi elle-même. »

